
M A N U S C R I T

SOUS LE MÊME TOIT

de Lioudmila Razoumovskaïa

Traduit du russe par Joëlle et Marc Blondel

cote : RUS10N869

Date/année d'écriture de la pièce : 1978

Date/année de traduction de la pièce : 2005

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Personnages :

Nina Pétrovna - la grand-mère, 58 ans.

Valentina - la mère, 38 ans.

Lioubotchka - la fille, 17 ans.

ACTE I

Premier tableau

Un petit appartement fait de deux pièces contiguës. Dans la plus grande vivent Valentina et Lioubotchka, dans l'autre – Nina Péetrovna. Tôt le matin, fin mai. Le soleil brille. Devant la croisée grande ouverte, Valentina expose au soleil ses bras, son visage, ses épaules en clignant des yeux ; elle savoure le moment.

Valentina (à *mi-voix*). Bonjour ! Bonjour, printemps ! Bonjour, soleil ! Bonjour, petites feuilles vertes ! Bonjour, petits oiseaux ! Seigneur, les beaux jours sont enfin arrivés !

Lioubotchka se réveille. Une robe neuve est accrochée sur une chaise devant son lit. Elle la regarde en silence, puis, après l'avoir enfilée, elle s'approche sans bruit de sa mère et l'embrasse.

Lioubotchka. Merci, maman.

Valentina (*les yeux toujours fermés*). Seigneur, comme on est bien. Je resterais bien là, comme ça...

Lioubotchka. La robe est superbe. Mais elle a dû coûter cher. Pourquoi tu as fait ça ?

Valentina. Ca suffit ! Nous allons prendre froid. (*Elle ferme la fenêtre.*) Laisse-moi te regarder. Ma chère petite fille ! (*Elle embrasse Liouba.*) Aujourd'hui tu as dix sept ans ! Mon Dieu, comme le temps passe vite ! Moi j'en ai trente huit. En fait j'ai déjà vécu le plus clair de ma vie. Quoique, si on réfléchit un peu, trente huit ans, ce n'est pas tant que ça ! Selon les normes d'aujourd'hui, je suis encore une jeune femme. D'autant plus que personne ne me donnerait trente huit ans. Quand je serai bien réveillée, je me ferai un bon shampoing, je me fardrai et on m'en donnera trente ou même vingt-neuf. (*Elle se regarde dans le miroir.*) Bon, je n'ai plus ma ligne d'avant mais je suis encore acceptable, tout à fait acceptable. Approche un peu, ma chérie, allez, mets-toi là, comme ça.

Toutes deux se tiennent devant le miroir.

Valentina. Alors, qu'en penses-tu ? Bien sûr tes jambes sont plus longues, mais c'est l'avantage de votre génération

Lioubotchka. Tu as encore très belle allure, maman.

Valentina. Tu dis ça pour me faire plaisir ! Je suis passée à côté de la vie et ce n'est pas ma silhouette qui va me sauver. (*Elle s'assied sur le lit.*) Seigneur, quel beau soleil ! Tu sais ce que je pense : pourquoi n'irions-nous pas vivre dans le sud ? Sincèrement, sous un autre climat, nous serions plus heureuses. En Italie, par exemple, il y a toujours du soleil. On a beau dire, ça donne du tonus. Quand je vois le ciel bleu, le soleil, ces... ces petites feuilles vertes et collantes, quand je sens les

odeurs enivrantes du printemps, j'ai une de ces envies de vivre ! Oui, une sacrée envie de vivre ! Alors, il me semble que je suis encore jeune, que ma vie n'est pas finie et qu'il peut se passer quelque chose, quelque chose de grand, d'important, de vrai ! Quoique, dans le fond, que pourrais-je bien attendre ? Qu'attendons-nous tous de la vie ? De toute façon on reste toujours sur sa faim ! Il faut qu'on nous le dise quand on est jeunes : n'attendez pas inutilement, n'aspirez à rien, il ne se passera rien ! Toi aussi sans doute tu attends quelque chose ?

Lioubotchka (*En souriant*). Oui.

Valentina. Ton sourire m'intrigue. Qu'y a-t-il ?

Lioubotchka. Je t'aime, maman.

Valentina. Viens t'asseoir à côté de moi. Laisse-moi te regarder. Comme c'est bien : aujourd'hui je ne vais pas au travail et justement il fait un beau soleil ...

Lioubotchka s'assoit sur le lit à côté de sa mère.

Tu es belle. Ma petite Lioubotchka, tu es vraiment très belle. Le sais-tu ? Les filles, lorsqu'elles sont bien faites, ne doivent jamais l'oublier. Elles doivent connaître leur valeur, comprends-tu ? Les hommes d'aujourd'hui ne valent pas grand chose et toi, n'oublie jamais que tu peux choisir. Je te dis tout ça parce que tu es déjà grande et que tu vas sûrement bientôt tomber amoureuse. Grand-mère m'a eue à 20 ans, juste avant la guerre et elle est aussitôt partie au front avec son mari. Moi aussi je t'ai eue assez jeune. Chez nous toutes les femmes ont des enfants tôt. Donc, si dans quatre ou cinq ans tu nous donnes un petit fils, - tu te rends compte de l'horreur : moi, grand mère ! - eh bien je ne serai pas surprise. Pourquoi souris-tu tout le temps ?

Lioubotchka. Et si cela arrivait bien plus tôt ?

Valentina. J'espère que tu plaisantes ! Je préfère que ce soit une plaisanterie. Lorsque tu es née, tu étais un bébé très calme, vraiment très calme. Ensuite nous nous sommes retrouvées à l'hôpital et alors ça été affreux ! Je t'ai déjà raconté tout ça ?

Lioubotchka. Oui, tu me l'as raconté.

Valentina. Rien ne passe sans laisser de traces. Retiens bien ça, ma chérie. Eh bien à l'époque... Je me souviens avec effroi de ces folles journées, de ces semaines éreintantes et sans fin, de ces nuits affreuses. Non, non, je ne recommencerai jamais ça. Mais quand je pense que ta vie ne tenait qu'à un fil, qu'alors - tu te rends compte ! - tu aurais pu... mourir, je ne peux pas m'empêcher de pleurer ! Je ne souhaite à personne de vivre de pareils moments ! Tu étais une enfant très difficile, Liouba, vraiment très difficile. Bien sûr, ce sont sans doute les conséquences de l'hôpital et c'est peut-être aussi de ma faute. Avec toi j'en ai vu de toutes les couleurs, tu étais tellement nerveuse, je dirais même tellement hystérique que j'avais parfois l'impression, - excuse-moi, - que tu n'étais pas tout à fait normale. Oui, oui, que tu étais à moitié folle ! D'ailleurs, moi-aussi j'étais devenue à moitié folle à ce moment-là ! Tu me poussais à bout et j'avais simplement envie de te frapper. Je ne te choque pas ?

Lioubotchka. Non, maman.

Valentina. En tout cas je suis bien contente que ce que je craignais ne soit pas arrivé. Tu sais, j'avais tellement peur qu'en grandissant, tu sois une chipie, que tu deviennes une enfant superficielle, futile, capricieuse et égoïste. Mais, Dieu soit loué, tu es quelqu'un de sérieux et de profond. Je te respecte. Ma fille me plaît. Je suis fière de ma fille. Enfin je peux dire que je suis récompensée de ce que j'ai fait. Viens que je t'embrasse !

Nina Pétrovna sort de sa chambre, en chemise de nuit et en peignoir. Elle va aux toilettes sans remarquer ni Valentina ni Lioubotchka. Valentina rit doucement.

Tu sens cette odeur de tabac ? Elle a encore fumé par le vasistas, comme si toi et moi n'avions pas d'odorat !

On entend le bruit de la chasse d'eau.

Essaie un peu de le lui dire ! Avec son caractère !

Lioubotchka. Les gens essaient toujours de cacher leurs défauts. C'est naturel.

Valentina. Liouba, tu fais toujours des remarques d'une profondeur étonnante. Tu devrais les noter. J'aimerais mille fois mieux que ma mère fume ouvertement et qu'elle ne cache pas ses cigarettes sous le matelas comme une collégienne. A l'époque, tu sais, même moi j'aurais pu me permettre d'en fumer une avec mes amis. Mais c'était impossible ! Maman ne fume pas ! Maman ne supporte absolument pas l'odeur du tabac !

Nina Pétrovna entre en toussant.

Nina Pétrovna. Que veux-tu dire par là : « Maman ne supporte absolument pas l'odeur du tabac ! » ?

Valentina. Je veux dire qu'il serait préférable que tu fumes sans te cacher. Je ne comprends pas ces enfantillages.

Nina Pétrovna. Ah bon ! Et tu m'as vue fumer ?!

Nina Pétrovna. Il ne manquait plus que je t'espionne ! Je le sens, c'est tout !

Nina Pétrovna. Elle le sent ! Elle le sent ! Valentina, tu as la fâcheuse habitude de gâcher l'humeur des gens au bon moment ! (*Elle s'approche de Lioubotchka.*) Ma petite fille chérie, mon unique ! Bon anniversaire ! Tiens ! (*Elle sort de sa poche une boîte.*) Je voulais faire une surprise, mais puisque vous êtes debout...

Lioubotchka. Qu'est ce que c'est ? (*Elle ouvre la boîte.*) Une montre ! Grand mère ! Mais qu'est ce qui vous prend ?! Maman ! Des cadeaux si chers ! Merci ! (*Elle embrasse sa grand mère.*)

Nina Pétrovna. Voilà qui est bien. Porte-là autant que tu voudras ! Pense à ta grand mère et sois heureuse ! (*Elle s'en va en maugréant.*) Memento memori. Le temps passe.

Valentina. Fais voir ! Une montre en or ! Nina Petrovna s'est ruinée ! Elle s'est vexée et elle est partie ! Qu'ai je donc dit ? Liouba, pourquoi ne dis-tu rien ?

Seigneur, personne n'a le sens de l'humour ! Toujours à chercher la petite bête ! C'est à mourir d'ennui avec vous ! Ta grand mère a un caractère impossible. Elle fait toujours une montagne de tout. Que lui ai-je donc dit ? On ne peut plus plaisanter. Comme vous me fatiguez ! (*D'un ton irrité.*) Non, non, les gens ne doivent pas vivre dans des fourmilières. Chacun devrait avoir son propre trou pour y entrer, s'y enterrer, s'y cacher et ne voir personne ! Personne !

Lioubotchka. Ne dis pas ça, maman, calme-toi. Tout va bien, pour le moment. Veux tu qu'on aille bronzer quelque part toutes les deux ?

Valentina. Ah, ma chérie ! Qu'est ce que tu dis là ! Bronzer ! Elle veut que nous allions bronzer toutes les deux ! Tu sais combien de personnes nous attendons aujourd'hui ?

Lioubotchka. Vous avez eu tort de...

Valentina. Comment ça tort ?

Lioubotchka. On aurait pu rester toutes les trois, à parler tranquillement... Et puis ce soir, ce soir, je ne suis pas libre.

Valentina. Ne dis pas des bêtises. Comment ça, tu n'es pas libre ? Dix sept ans, c'est un événement ! C'est pour toute la vie. On a si rarement des amis à la maison... Pour mes trente ans par exemple... Figure-toi, Lioubotchka, nous avons tout si bien préparé... une table splendide... et... personne n'est venu ! Tu te rends compte : personne ! C'était vraiment très drôle !

Lioubotchka. Mais pourquoi donc personne n'est venu ?

Valentina. (*Avec légèreté.*) Je n'en sais rien. Je ne m'en souviens pas. Oh, Lioubotchka, comme j'aimerais que ta vie soit pleine d'éclat ! Ce soir on va s'amuser ; il y aura de la musique, on va danser ! Et je danserai jusqu'à ne plus pouvoir tenir sur mes jambes. (*Elle rit.*)

Nina Pétrovna sort de sa chambre, habillée.

Maman, où t'en vas-tu si tôt ?

Nina Pétrovna. Quand les maîtres s'amuse, les serviteurs triment. Pour vous c'est tôt, pour moi c'est comme il faut.

Valentina. Seigneur Dieu ! Qu'est ce que tu racontes ! Qui sont les maîtres, qui sont les serviteurs ? On pourrait croire que tu passes ton temps à faire les courses et à préparer les repas !

Nina Pétrovna. Non, bien sûr, ce n'est pas moi. Les repas viennent directement du magasin et cuisent tous seuls.

Valentina. (*Elle rit.*) Non, c'est quand même drôle ! Tout dans cette maison repose sur moi. Puisque pour une fois tu as l'intention de préparer quelque chose, il vaut mieux que je parte tout de suite de la maison. Tu ne sais même pas faire une simple soupe aux choux.

Nina Pétrovna. Tu es une paresseuse, Valentina. Tu l'as toujours été et tu le resteras. Tu ne penses qu'à traîner au lit avec un livre. Heureusement que ta fille ne te ressemble pas. Heureusement qu'elle sait coudre, tricoter et qu'elle fait mieux

la cuisine que toi et moi. Par les temps qui courent elle n'a pas besoin de travailler, elle se suffira à elle-même.

Lioubotchka. Grand-mère, maman, c'est moi qui vais y aller ; je n'en ai pas pour longtemps.

Valentina. Il ne manquerait plus que ça. Que ma fille aille courir les magasins un jour pareil. Tant pis ! (*d'un ton tragique*) Je vais me lever tout de suite, m'habiller. Allez, j'y vais. Je n'ai qu'un jour de congé par semaine, mais tant pis !

Nina Péetrovna. Reste ici, le temps que tu te prépares, il n'y aura plus rien dans le magasin. (*Elle s'en va. Pause.*)

Valentina. Qu'elle y aille. Je ne peux pas supporter de faire les courses, surtout un dimanche ! (*Elle marche à travers la pièce.*) Je suis si fatiguée. Je ne comprends pas pourquoi je suis si fatiguée. Par exemple, maintenant, la journée vient à peine de commencer et j'ai l'impression d'avoir déchargé une tonne de bois.

Lioubotchka. Maman, tu devrais prendre l'air plus souvent.

Valentina. Ma chérie, je sors suffisamment pour téléphoner. (*Pause.*)

Si tu savais à quel point je souffre de ne pas avoir le téléphone. Toute ma vie j'ai souffert de ne pas l'avoir. Il me semble que si j'avais eu le téléphone, j'aurais réussi ma vie privée. Personne ne m'a jamais téléphoné ; pas une seule fois dans ma vie. J'ai l'impression que personne n'a besoin de moi.

Lioubotchka. Et il nous faut attendre encore combien de temps ?

Valentina. Pas grand chose, vraiment rien ; il nous reste deux ans. C'est si peu que j'ai du mal à y croire. C'est quelque chose de mythique, mais pour moi, le téléphone est lié aux espoirs les plus fous. Il me semble que ma vie va prendre un tournant radical. Cela ne te fait pas rire ?

Lioubotchka. Non maman.

Valentina. Essaie-la ! Je veux voir comment elle te va.

Lioubotchka enfle sa nouvelle robe.

Attends un peu... On n'aurait pas oublié d'inviter tante Klava ? Tu t'en souviens sûrement ? Recomptons une fois pour toutes... (*Elle compte les invités sur ses doigts.*) Tes amis seront combien ? Trois ?

Lioubotchka. Non, maman.

Valentina. Combien donc ?

Lioubotchka. Personne ne viendra.

Valentina. Comment ça, personne ne viendra ? Tu n'as pas invité tes amis ?

Lioubotchka. Non.

Valentina. Pourquoi ?

Lioubotchka. Tu sais maman, il y a des maisons où les gens ne viennent pas volontiers. Tu ne l'as pas remarqué ?

Valentina (*stupéfaite*). Ah, bon ! ? Alors tu penses que les gens n'aiment pas venir chez nous ? Tiens, en fait, c'est vrai... C'est vrai ! Tu ne penses pas que moi-même j'en ai souffert toute ma vie ? Tu penses que je voulais vivre comme ça, que c'est mon foyer ? Ce n'est pas mon foyer, je m'y sens une étrangère. Dis-moi un peu, à

quoi peut bien me servir toute cette vaisselle, tout ce cristal enfermé à double tour ? Ces tapis, qu'ils soient maudits ! A cause d'eux tout le monde doit se déchausser dans l'entrée, on marche nu-pieds dans la pièce parce qu'on manque de pantoufles. Mon Dieu ! Qu'ai-je à faire de tout ça ? Moi qui ne rêvais que d'une seule chose : avoir un lit, un bureau et une étagère. Dis-moi, tu me crois, ma petite fille ?

Lioubotchka. Je te crois, maman.

Valentina. Tu sais, j'aurais pu être écrivain, je te le jure ! J'ai écrit des récits, même des pièces. Attends un peu... Où sont-elles ? Tu ne t'en souviens pas ?

Elle se précipite vers le bureau et s'arrête brusquement.

Oui, j'en ai écrit des choses, je les envoyais à des revues et, comme ça arrive souvent, on me les retournait. Parfois on me conseillait de changer quelque chose, d'apporter telle ou telle correction et alors, tu comprends... tout ça demandait du travail, du travail... Réécrire sept fois un passage comme Léon Tolstoï ! Et je t'avais, toi, sur les bras ! Je remettais tout à plus tard. J'attendais que tu grandisses. Et voilà enfin... Pourquoi pas ? Que diable, pourquoi pas ! Je n'ai que trente huit ans... Où ai-je donc pu fourrer tout ça ?

Elle se rend compte que Liouba a changé de robe.

Tourne-toi un peu ! C'est magnifique ! Lioubotchka, tu es très jolie ! Marche un peu. N'oublie pas de mettre sa montre, sinon elle va se vexer. De quoi parlions-nous ?... Ah oui ! De nos jours le mode de vie, les valeurs, les idéaux changent si vite que plusieurs générations ne peuvent plus cohabiter sous un même toit. Même nous qui sommes proches avons parfois du mal à nous supporter chaque jour. Grand mère n'est pas, dans le fond, une mauvaise femme ; elle est même respectable à bien des égards mais elle a un caractère franchement impossible et je comprends qu'au travail ils ne puissent pas la supporter. Moi-même je ne supporte pas les gens qui ont mauvais caractère. Qu'y faire, je suis née ainsi : je ne le supporte pas !

Pause. La porte de l'entrée claque. Entre Nina Pétrovna.

(A voix basse.) Quelle mouche l'a piquée d'aller courir au magasin ! Elle veut montrer qu'on ne peut pas se passer d'elle. Toujours cette agitation qui nous empêche de vivre, de profiter de la vie. Elle va maintenant s'affairer toute la journée et en fin d'après midi elle ira au lit pour montrer qu'elle n'a rien à faire de ton anniversaire. Comme les gens sont bizarres !

Nina Pétrovna. La journée est déjà bien avancée, Valentina, et toi tu traînes encore en chemise de nuit ! Allez, mets-toi aux fourneaux, ce n'est quand même pas à moi d'en faire plus que les autres ! *(Elle va dans sa chambre.)*

Valentina *(d'un air souffrant).* Voilà ! Tu vois, tu vois ? C'est toujours comme ça ! Toute la vie ! Peut-être que j'ai envie de traîner au lit mon seul jour de repos. Est-

ce que j'ai le droit d'en avoir envie ? Non, tout le monde doit faire comme elle. (*Elle se tourne vers la porte fermée.*) D'accord, tu es infirmière, tu as l'habitude de te lever tôt. Mais moi, en quoi cela me concerne-t-il ? Si je ne peux pas me lever tôt, cela ne veut pas dire que je sois une fainéante. (*A Liouba.*) Tu sais, tout ça vient de ce que nous sommes, elle et moi, des natures psychiques opposées. Elle est une alouette, moi- une chouette à cent pour cent.

Nina Pétrovna sort de sa chambre.

Dis-moi un peu, qu'as-tu à t'agiter dès le matin ? On peut quand même faire tout calmement, tranquillement, sans se presser. Qu'est ce qui te pousse toujours en avant ? Où cours-tu ?

Nina Pétrovna. Valentina ! Ne m'embête pas ! Sinon je laisse tout tomber et je m'en vais. N'importe où. Toi ça ne te gêne pas peut-être mais moi, je n'ai pas envie de rougir devant les invités. Tu as invité un régiment entier et comment comptes-tu le nourrir ?

Valentina. Seigneur ! Mais on a presque tout commandé chez un traiteur.

Nina Pétrovna. Vous avez peut-être tout commandé, eh bien vous le mangerez-moi je n'ai rien commandé. Tant que je n'aurai pas préparé quelque chose de mes propres mains, je ne serai pas tranquille. (*Elle allume la télévision.*)

Valentina (*horriifiée*). Pourquoi tu fais ça ?

Nina Pétrovna. Quoi ?

Valentina. Je te demande pourquoi tu allumes la télévision si de toute façon tu vas à la cuisine ?

Nina Pétrovna (*indignée*). Tu sais quoi... tu sais....

Valentina. Quoi ?

Nina Pétrovna. Rien ! Tu sais toujours tout !

Valentina. Non, vraiment j'aimerais savoir. Tu as acheté un nouveau poste, tu t'es endettée et pourquoi ? Tu ne le regardes pratiquement pas. Tu es rarement à la maison. Liouba et moi n'en avons pas besoin. Là tu l'allumes et tu t'en vas. Et en plus il grésille. Pourquoi est ce qu'il grésille, je te le demande ? A cause de lui je n'entends pas les oiseaux. Et moi qui avais spécialement installé un nichoir sur le balcon - il m'a coûté trois roubles - pour entendre les oiseaux ! C'est qu'on est loin de la nature. Ecoutez : nous sommes très loin de la nature ! Que va t-il arriver ? Je vous le demande : que va t-il arriver ? Je fais une proposition : Messieurs dames, le matin, au lieu d'écouter la télé, si on écoutait plutôt les étourneaux, les moineaux, les hirondelles, les corbeaux, les mésanges, etc... ?

Nina Pétrovna. (*Au bord des larmes*) Mais qu'est-ce que tu me veux ? Qu'as-tu à me harceler ?

Valentina. Quand je regarde la télé, j'ai envie de protester. Dans le temps les « luddites » cassaient les machines qui prenaient leur travail, eh bien moi aussi j'ai envie de cogner sur cette boîte qui nous bouffe la vie. Nous qui examinons, observons, avalons les informations, nous ne vivons pas, maman : nous regardons la télévision !